Verdi

par Albert Bensoussan

INÉDIT

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES

collection dirigée par

GÉRARD DE CORTANZE

Extrait de la publication

Verdi

par

Albert Bensoussan

Gallimard

Extrait de la publication

Crédits photographiques :

1, 4, 16 : Costa/Leemage. 2, 8 : Cuboimages/Leemage. 3 : Bettmann/Corbis. 5 : Luisa Ricciarini/Leemage. 6 : Electa/Leemage. 7, 9, 10, 17 : DeAgostini/Leemage. 11 : Interfoto/La Collection. 12, 14 : Colette Masson/Roger-Viollet. 13 : Fototeca/Leemage. 15 : Bianchetti/Leemage.

© Éditions Gallimard, 2013.

Extrait de la publication

Universitaire, écrivain et traducteur, Albert Bensoussan est agrégé d'espagnol, docteur ès lettres et professeur émérite à l'université de Rennes-2. Auteur d'essais littéraires, dont *Retour des caravelles*, *Confessions d'un traître* et *J'avoue que j'ai trahi*, ainsi que de fictions, notamment *Frimaldjezar* (prix de l'Afrique méditerranéenne) et *Dans la véranda* (prix du Grand Ouest), il est la voix française, entre autres, de Mario Vargas Llosa. Il a coordonné, pour le XXe siècle, une *Histoire de la littérature espagnole* (Fayard). Il collabore régulièrement au *Magazine littéraire*. Il a publié dans la collection « Folio Biographies » une biographie de Federico García Lorca.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Jean-Claude Sam et Bernard,
mes neveux mélomanes.

Extrait de la publication

Avant-dire

Verdi, on le porte dans ses fibres, il résonne à vos oreilles, il s'inscrit en votre âme et conscience. Dès mon plus jeune âge, à l'Opéra d'Alger où mon père louait à l'année l'avant-scène du premier balcon, j'étais familier de Gilda, par la voix d'Ida Doneddu, une soprano colorature de chez nous qui animait dans la ville libérée une émission de *bel canto* sur les ondes de Radio-Alger. Notre voisine d'immeuble, qui chanta en divette sous le nom d'Edmée Angèle, était devenue, en se retirant de la scène, directrice adjointe de l'Opéra, animé par le grand Pierre Portelli, qui avait eu une jolie voix dans son jeune temps, et s'employait à faire venir outre-mer les plus grands chanteurs du moment. Ainsi avait-on pu entendre et applaudir José Luccioni et César Vezzani, les deux plus grands ténors français d'alors, et Mado Robin qui fut, définitivement, notre *Lakmé* avec son « Air des clochettes » et son incomparable contre-contre *ré*, ou Renée Doria, autre grande Gilda ; nous avions même vu, en *Tosca*, cette débutante qui s'appelait encore Maria Meneghini, avant de devenir la Callas, qui

Extrait de la publication

fit trembler les murs de notre petite scène lyrique. Et des barytons tels que Valère Blouse, inoubliable *Hamlet*, d'Ambroise Thomas, ou Louis Noguera, natif d'Alger, qui chanta *Rigoletto*, avant de devenir professeur au Conservatoire de Paris, vingt-cinq ans durant, cédant bientôt la scène au Constantinois René Bianco qui, dans *Aïda* et *Un bal masqué,* allait faire les beaux jours de l'Opéra. Lorsqu'on disait « chanteur de l'Opéra », il fallait toujours comprendre l'Opéra de Paris, cette « Grande Boutique » qui tant fascina Giuseppe Verdi, et où avait triomphé l'Algéroise Andrée Esposito qui fut une grande Violetta au palais Garnier, et une Mireille émouvante sur toutes les scènes de France. Dans ces années d'après guerre, l'Opéra chez nous était un lieu d'affluence pour classe moyenne et petit peuple de Bab el-Oued, où il y avait tant d'Italiens d'origine. Et qui fréquentaient l'Opéra ou dans la salle ou sur scène. Ainsi, exerçant deux années durant les fonctions (avec toute leur dignité) de figurant, j'y côtoyais pas moins de trois générations d'artistes italiens réunis sur scène, la famille Delbesio : le grand-père était choriste, ainsi que sa bru, et son fils Angelotti, qui jouait les secondes basses, surgissait dès le lever de rideau de *La Tosca* — « Ah ! je respire, fut-il terreur pire, je voyais partout la face d'un sbire », ainsi que se chantait alors, en français, l'opéra italien — ; enfin, le petit-fils était mon camarade figurant et, à nous deux, nous campions tout un peloton d'exécution mettant un terme au « dernier matin » de Mario Cavaradossi. Populaire était alors l'opéra, et bruyant,

Extrait de la publication

débraillé, comme devait l'être, à coup sûr, la scène lyrique au temps de Verdi, dans ce XIXe siècle turbulent de l'Italie où les grandes villes comptaient de nombreuses lices vocales — pas moins de cinq théâtres lyriques à Milan au milieu du XIXe siècle. Aujourd'hui, un fauteuil à l'Opéra n'est accessible qu'au public bien argenté, capable de débourser des centaines d'euros pour pénétrer à la Scala ou aux arènes de Vérone. Et ne disons rien de Salzbourg. On est évidemment très loin des prix d'autrefois où n'importe quel étudiant pouvait s'offrir un troisième balcon. L'Opéra, de nos jours, est un luxe culturel, un spectacle pour les *happy few* ; nous le constatons, nous n'y pouvons rien. Mais la gloire de Verdi est intacte et son nom reste populaire chez tous les amateurs d'opéra.

Bah ! la musique est accessible à tous par d'autres moyens que la scène. Nous disposons d'innombrables disques, des CD aux 33-tours, voire aux 78-tours. Et puis les spectacles d'opéra sont retransmis à la télévision et gravés en vidéos. Nous pouvons encore vivre l'opéra au quotidien et nous laisser bercer par ces airs de Verdi qui enchantèrent tant la jeunesse d'un Federico Fellini qu'il en fit l'un de ses films les plus aboutis, *E la nave va*…, à la gloire de la soprano « Edmée Tetua » la bien nommée (sur la pellicule on entend la très belle voix de Mara Zampieri, alors vedette de la Scala), pour cette cérémonie des adieux à la scène lyrique à laquelle se livre le cinéaste de Rimini, en cette Émilie-Romagne où Verdi vit le jour.

Reprenons cette « nef » fellinienne, en feuilletant

l'album de vie et de souvenirs de Giuseppe Verdi, en relisant ses notes, en réécoutant ses quelque vingt-huit opéras, plus un petit nombre d'autres partitions, en entendant encore et toujours cette musique qui jamais ne nous quitte, comme ce bruit de la mer emprisonné dans la conque, traçant le droit fil de cette ligne acoustique que nous imaginons, ainsi qu'Apollinaire en sa réflexion poétique, comme « l'unique cordeau des trompettes marines[1*] ». Puissent-elles retentir à jamais dans le décor grandiose d'*Aïda* ! Ou nous faire frémir encore et toujours au « *Dies irae* » de son *Requiem* !

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 319.

L'enfant de Busseto

Sul placido / Raggio del vostro clivo
*Là dove invan germoglia / Il ramo dell'ulivo**
Simon Boccanegra

En assistant, au théâtre Giuseppe Verdi de Busseto, à une représentation mémorable des *Vêpres siciliennes* (*I vespri siciliani*) — grand opéra verdien malgré le piètre livret de Scribe —, on est frappé d'entendre à ce point retentir la voix de Verdi dans ce petit théâtre qui, à l'échelle de la Scala de Milan ou du San Carlo de Naples, ferait penser à un théâtre de poche. Les chanteurs sont disposés au milieu du public, « *O Palermo* » retentit dans la gorge profonde de Procida, l'insurgé, tout contre les loges autour du parterre où se tiennent à peine une centaine de personnes, entourées du chœur des Siciliens révoltés contre l'occupation française. C'est Verdi que l'on entend ainsi, au comble de l'émotion, dans cette enceinte à laquelle il ne voulait

* « Sur la douce / Lumière de vos collines / Où bourgeonne en vain / Le rameau d'olivier » (*Simon Boccanegra*, *L'Avant-scène Opéra*, janvier-février 1979, p. 60. Les références des numéros de *L'Avant-scène Opéra* indiqués sont celles des premières éditions).

pas donner son nom, tant le souvenir de Busseto était amer ou douloureux à son esprit. C'est pourtant là que tout commença pour lui, sa vie de musicien, son existence d'homme, ses heurts et ses infortunes, ces choses de la vie si dramatiques dont il allait nourrir, quel que soit le sujet de ses « mélodrames », chacune de ses œuvres. Sur chaque note, on entend Verdi, comme on lit Picasso sur chaque trait de sa peinture.

C'est à 4 kilomètres de Busseto, au hameau de Le Roncole, dans le duché de Parme alors sous juridiction française, que naît Giuseppe Verdi, déclaré « Joseph Fortunin François » à l'état civil, le 12 octobre 1813. Il voit le jour dans une Italie morcelée dont l'Europe — la France, l'Autriche, l'Espagne — se partage les restes ou les lambeaux. La France napoléonienne s'est emparée de cette région de Parme pour l'annexer, depuis 1808, aux cent trente départements français, sous le nom de Taro, chef-lieu Plaisance. À partir de 1814, le duché passe sous la souveraineté de l'impératrice Marie-Louise d'Autriche, seconde épouse de Napoléon Ier. Verdi est donc né français, mais n'en tira nulle gloire et se garda bien de faire valoir le droit du sol pour revendiquer une nationalité française. La France n'est d'ailleurs pas gâtée dans son œuvre, le compositeur se livrant notamment, bien qu'avec la complicité de Scribe, son librettiste, au massacre vengeur des troupes françaises d'occupation, justement dans ses *Vêpres siciliennes* — dont le premier comme le dernier mot est « *Vendetta* » !

Toute sa vie, Verdi se souviendra de son enfance pauvre, au milieu des terres marécageuses de la

Extrait de la publication

vallée du Pô et dans un bourg dont le nom signifie « l'élagage ». Son trisaïeul de la branche maternelle, Carlo Uttini, tenait une taverne à Busseto. Son arrière-grand-père, Carlo Verdi, s'était établi aubergiste, 4 kilomètres plus bas, à Le Roncole. Cette auberge de campagne, l'*Osteria Vecchia*, qui logeait quelques colporteurs de passage, faisait également office d'épicerie où l'on s'approvisionnait en farine, huile, sucre, café, vin, sel ou tabac, et cela aurait certes permis de vivoter, sans plus, n'était la possession de quelques terrains alentour qui, avec le temps, devaient prendre de la valeur. Carlo Verdi épousa, en 1805, Luigia Uttini, fileuse de son état dans un coin de l'auberge familiale de Busseto. Le grand-père du compositeur naquit de cette union, et il se nommait également Giuseppe, tout comme son père se prénommait Carlo, selon cette habitude — détestable pour les biographes — de transmettre les mêmes prénoms de génération en génération. Pour ce qui nous intéresse, donc, Giuseppe Verdi naquit à Le Roncole le 10 octobre 1813 de Carlo Verdi et de Luigia Uttini. Il eut une petite sœur, handicapée mentale, qui ne dépassa pas l'adolescence. Verdi crut longtemps être né en 1814 — du moins l'affirma-t-il assez longtemps, en imputant l'erreur à sa mère*, probablement peu fier donc d'être né français. C'est en 1814, en effet,

* « Je suis en vérité né en 13 et, il y a quelques jours, je suis entré dans ma 64e année. Ma mère m'avait toujours dit que j'étais né en 14. Naturellement je l'ai crue, et j'ai ainsi trompé tous ceux qui me demandaient mon âge » (lettre à la comtesse Clara Maffei, le 14 octobre 1876, in *Verdi par Verdi*, textes choisis, traduits et présentés par Gérard Gefen, 2001, L'Archipel, p. 25-26).

Extrait de la publication

que les troupes françaises, derniers grognards de l'Empire napoléonien, furent boutées hors d'Italie — un pays encore morcelé en petits duchés ou comtés, et constamment envahi et occupé — par les Autrichiens et les Russes coalisés.

Mais nous parlons ici de l'enfance du plus grand musicien italien du XIXe siècle et, forcément, nous devons lui trouver une vocation précoce. Qui se manifeste, inévitablement, au sein de l'Église. C'est l'organiste de Le Roncole, Pietro Baistrocchi, qui lui apprend les rudiments du solfège et lui permet, tout enfant encore, de poser ses doigts sur les claviers de l'orgue, avant même que ses pieds puissent atteindre les touches du pédalier qui font l'accompagnement grandiose de tout le répertoire religieux. Pietro Baistrocchi l'a tenu sur ses genoux, le choyant et l'aimant, puis lui apprenant tout ce qu'il sait ; ce Pietro est à la fois instituteur et organiste — et aussi paysan, certes, natif de Sant'Agata, là même, à quelques kilomètres de Busseto, où Verdi allait fixer plus tard sa résidence. Dès l'âge de quatre ans, l'enfant apprend de ses lèvres l'italien — mais précisons qu'il parlait, au milieu des siens, le dialecte des duchés de Plaisance et de Parme — et même le latin. Ce qui lui sera bien utile lorsqu'il composera, plus tard, son fameux *Requiem* à la mémoire de Manzoni. À six ans, le voilà à l'école du village, tenue par ce Baistrocchi, qualifié de *magister parvulorum Roncularum* (maître d'école des enfants de Le Roncole) — titre bien ronflant, mais l'Italie aime ces fastes et cette éloquence, qui nourrissent tout l'opéra italien. La qualité d'orga-

Extrait de la publication

niste — *organicus* — du maître favorise sans nul doute l'éveil musical de l'enfant, et cela dès son âge le plus tendre.

Et puis le père de Giuseppe, voyant l'éveil précoce de l'enfant à la musique, qui a notamment entendu à l'auberge un musicien ambulant jouer de l'orgue de Barbarie, lui achète une épinette — ce clavecin italien appelé *spinetta* — alors qu'il n'a que huit ans. Un petit clavier pour lui tout seul, et si cher au cœur de Verdi qu'il le conservera sa vie durant, en le laissant en héritage à la *Casa di Riposo* qu'il fera construire à Milan pour les vieux artistes, et qui se trouve aujourd'hui au musée de la Scala de Milan. Et l'on peut lire, en relevant le couvercle au-dessus des touches, un papillon portant cette belle appréciation du facteur qui, en 1821, remit en état l'instrument :

> Par moi, Stefano Cavalletti, ont été remis à neuf et recouverts de cuir ces sautereaux ; j'ai aussi réajusté les pédales, ce que j'ai fait gratuitement comme il en a été de même pour les sautereaux, voyant la bonne disposition du jeune Giuseppe Verdi à apprendre à jouer cet instrument, ce qui est assez pour me satisfaire tout à fait. L'an du Seigneur 1821[1].

On ne saurait mieux dire ni mieux prédire la gloire future d'un enfant qui n'a que huit ans.

Le curé de Le Roncole, Dom Giacomo Masini, lui apprend pour sa part à lire et à écrire, et le voilà servant la messe comme tout bon enfant de chœur ; la légende s'empare ici du personnage et le musicien, en son âge avancé, se rappelle — invente aussi ou, peut-être, exagère — un épisode significatif de son

éducation musicale : l'enfant, ravi par la musique de l'orgue, oublie de donner les burettes au curé qui célèbre la messe, lequel lui aurait alors flanqué un bon coup de pied au derrière, le faisant valdinguer au bas des marches du maître-autel. C'est ce que rapporte le biographe Arthur Pougin — célèbre musicologue et musicien français — dans *Verdi. Histoire anecdotique de sa vie et de ses œuvres*, publié à Paris en 1886, récit mêlé d'entretiens les plus précieux avec le compositeur :

> Cet homme, d'un caractère brutal, donna au pauvre bambin, pour le tirer de sa torpeur, une telle poussée qu'il l'envoya rouler au bas des trois marches de l'autel. La chute fut si violente que l'enfant s'évanouit et dut être transporté dans la sacristie[2].

Verdi se souvient avec émerveillement du caractère fort qu'il avait déjà, bref il aurait lancé au prêtre, en le maudissant dans son dialecte parmesan : « *Dio t'manda 'na sajetta !* », littéralement « que Dieu t'envoie une flèche ! », autrement dit « qu'Il te foudroie ! ». Ce qui finit par arriver : huit ans plus tard, dit-on, la foudre tomba précisément sur l'église de Le Roncole, et ce curé mourut foudroyé. L'église de la Madonna dei Prati porte encore trace du passage de la foudre*. La malédiction de Giuseppe à son encontre avait été suivie d'effet. Comment ne pas rattacher cet épisode à un thème majeur dans l'œuvre du compositeur : la malédic-

* Dominique Fernandez écrit que « dans l'église de la Madonna dei Prati, on voit encore, sur le mur de gauche, un tableau dont la corniche baroque a été dédorée et brûlée par la foudre » (*Le Voyage d'Italie*, Perrin, 2007, p. 893).

Extrait de la publication

tion ? Qui allait aussi retentir, ici et là, du bruit de la foudre, du tonnerre et des éclairs.

Notons, pour mieux mettre en évidence l'impact terrorisant qu'aura eu cet événement sur l'esprit de l'enfant, que Giuseppe, qui devait chanter ce jour-là dans les chœurs de cette église, avait été retardé sur la route de Busseto à Le Roncole par une bande d'amis et que, grâce à ce retard inopiné, il parvint à l'église juste pour constater le désastre :

> Ce misérable prêtre était assis là où la foudre l'avait frappé, en train de prier, le pouce encore pressé contre ses narines, comme s'il y avait été collé. Son visage noirci terrifiait, mais l'apparence des autres victimes était moins effrayante[3].

Il s'agit bien là d'une image forte, et récurrente, qui va marquer à jamais l'enfant, et sans doute a-t-elle nourri la noirceur habituelle des opéras du compositeur. Faut-il y voir, d'autre part, le germe d'un anticléricalisme qui s'est confirmé par la suite, en apothéose, à travers le personnage du Grand Inquisiteur de *Don Carlos* ? Ou bien Verdi l'anticlérical a-t-il plaisir à se remémorer — en le mythifiant — cet épisode de la malédiction du prêtre… et de son église foudroyée ? Nous ne retiendrons, donc, de cette anecdote plus ou moins légendaire — mais consignée par tous ses biographes — que ce que le compositeur en a voulu souligner : la malédiction, maître mot de ses opéras à venir, n'est-ce pas ? et tout particulièrement *Rigoletto*, dont le titre initial devait être « *La Maledizione* » ! (« Le vieillard m'a maudit », chante encore à mes oreilles

Extrait de la publication

adolescentes la rude voix de Jean Borthayre sur la scène de l'Opéra d'Alger).

Comment est-il, ce Giuseppe si précoce, élevé dans une auberge-épicerie ? Peppino — ainsi que l'appelaient ses parents — était alors un joli petit garçon, maigrelet, le cheveu châtain et ondulé, les yeux bleu-vert qu'il gardera toute sa vie avec une intensité accrue du regard, qui grandira assez pour apparaître comme de haute taille pour les Italiens — 1,75 mètre, à l'âge adulte. Mais c'est un enfant timide et introverti — il en restera quelque chose chez l'homme réservé et quelque peu revêche qu'il allait devenir —, avec un caractère qui s'affirme déjà, comme on vient de le voir en particulier dans l'épisode du curé de Le Roncole, et qui lui vaudra une réputation d'homme intraitable, notamment en affaires.

C'est à l'âge de dix ans que la vocation du musicien se précise. Son maître Baistrocchi meurt en 1823. Cette année-là, son jeune disciple Giuseppe le remplace à l'orgue de l'église San Michele Arcangelo, à temps partiel et en alternance avec un nouvel organiste aveugle, Donnino Mingardi, qui allait quitter Le Roncole deux ans plus tard, laissant la place, pleine et entière, à Verdi, alors âgé de douze ans. Quelle fierté chez cet enfant qui se le rappellerait bien des années après !

Ma plus grande ambition était de succéder un jour à mon professeur, Pietro Baistrocchi et, en trois ans, j'y parvins, ce qui nous emplit d'orgueil, mes parents et moi. [...] Mon père m'envoya alors à Busseto afin d'y recevoir une meilleure ins-

Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD

Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU

Wagner, par JACQUES DE DECKER

Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN, prix du Grand Ouest des écrivains de l'Ouest 2011.

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT

Extrait de la publication

Verdi
Albert Bensoussan

Cette édition électronique du livre
Verdi d'Albert Bensoussan
a été réalisée le 19 février 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070443796 - Numéro d'édition : 183869).
Code Sodis : N49394 - ISBN : 9782072445323
Numéro d'édition : 232596.

Extrait de la publication